

actes de sauvagerie : au xiv^e siècle, lors de la peste noire, on martyrisa les Israélites, on en brûla 2000 à Hambourg, on en tua 12000 à Mayence. De même, quand le choléra éclata en Europe, on s'en prit aux commerçants, aux marchands de denrées, aux porteurs d'eau, et la fureur populaire frappa un grand nombre d'innocentes victimes. Tout récemment, en Russie, à la dernière épidémie de choléra, ce fut contre les médecins que le peuple tourna sa rage, les accusant de causer la maladie.

La folie qu'engendrent les grandes épidémies peut revêtir un côté mystique ; telle fut l'origine de la secte des flagellants : au moment de la peste noire, des bandes d'hommes presque nus parcouraient l'Allemagne, les Pays-Bas, le nord de la France, se frappant à coups de discipline, chantant des cantiques, disant que leur sang se mêlait à celui du Christ pour le salut de la chrétienté.

Il existe d'autres épidémies de folie qui résultent de la tendance de certains esprits à lutter contre ce qui est établi, à vouloir renverser la société et arrêter le progrès. Nous n'insisterons pas sur cette forme si curieuse de vésanie qui, trop souvent, confine à la criminalité.

Ainsi, quelle que soit la branche de la médecine que l'on envisage, on reconnaît facilement que les types morbides ne sont pas fixes, que des maladies anciennes disparaissent, que des maladies nouvelles prennent naissance, que les formes cliniques se modifient constamment. Ces notions sont également vraies, qu'on étudie les infections, les intoxications, les traumatismes, les troubles nutritifs ou les vices héréditaires. Chaque époque a donc ses inconvénients et ses avantages et, si la nôtre a vu naître de nouvelles causes morbifiques, elle a su leur opposer de nouveaux moyens curatifs ou prophylactiques. Il en résulte que les accidents sont conjurés, mais il en résulte aussi une complication croissante de l'existence, puisqu'il y a augmentation simultanée ou successive des causes pathogènes et des moyens de défense.

Notre civilisation semble avoir substitué à la sélection naturelle, qui a pour conséquence la survie des forts et des robustes, la sélection sociale qui a pour effet la survie des faibles et des dégénérés. Les enfants des pauvres naissent mieux constitués que les enfants des riches, mais ils succombent en plus grand nombre, et il suffit de voir ce qui se passe dans une crèche d'hôpital, pour être frappé de la mortalité excessive des nouveau-nés dans la classe laborieuse. Parvenus à l'âge adulte, les ouvriers présentent généralement un développement physique plus parfait que les hommes des classes supérieures ; mais ils sont plus exposés aux causes de destruction, mécaniques, toxiques ou infectieuses.

Cependant il ne faudrait pas exagérer les différences et opposer complètement la sélection naturelle et la sélection sociale.

Si la civilisation permet parfois le développement d'hommes chétifs, inférieurs au point de vue physique, elle sauve bien des hommes supérieurs au point de vue intellectuel ; si elle favorise la survie des dégénérés, ce n'est que d'une façon passagère, les êtres inférieurs finissant

par s'éteindre, par suite de leur infécondité ou de leur débilité croissante. On est ramené ainsi aux grandes lois qui ont régi toute l'évolution, et on est conduit à considérer la sélection sociale comme un simple chapitre de la sélection naturelle, la sociologie n'étant elle-même qu'un chapitre de la biologie. L'évolution suit toujours sa marche ascendante vers le progrès, malgré quelques chutes ou quelques arrêts passagers et, si parfois on se prend à déplorer l'agitation de notre époque, on se console facilement en voyant l'amélioration continue de l'humanité, et on plaint ceux qui maudissent le temps présent, pour n'avoir pas étudié le passé.

CHAPITRE VI

Le médecin. — Son rôle dans la famille et dans la société. — Ses travaux et ses études. — Philosophie et pathologie générale ; leur importance en médecine. — Résumé général.

« L'art se compose de trois termes : la maladie, le malade, le médecin ⁽¹⁾. »

Nous avons étudié, d'une façon générale, la maladie et le malade ; nous devons dire quelques mots du médecin.

Par sa profession, le médecin est appelé à pénétrer dans les familles ; son premier devoir est d'y faire le bien. Il doit, par son désintéressement, sa bienveillance et son zèle, inspirer la confiance à ses malades ; et il réussira à leur rendre service s'il se rappelle, suivant le mot célèbre de F. Bérard, que la médecine est un art qui guérit quelquefois, soulage souvent, console toujours.

Quand il est imbu de ces idées, le médecin ne tarde pas à devenir le confident et l'ami de ses malades ; il connaît leurs erreurs, leurs misères ou leurs fautes et bien des fois il réussit à relever leur courage ou à calmer leurs tristesses. C'est en même temps un conseiller ; on lui demande son avis sur les sujets les plus graves, sur le mariage, sur le choix d'une carrière. Que de questions délicates il est appelé à résoudre et combien il a besoin de connaissances, de jugement et de tact ! Dans bien des cas il se trouve aux prises entre les devoirs que lui dicte sa conscience et ceux que lui impose le respect du secret professionnel. Tout le monde connaît, par exemple, les problèmes que soulèvent le mariage et l'allaitement chez les syphilitiques. Mais il est inutile d'insister sur ces questions de

(1) HIPPOCRATE, Des épidémies, I, 5, Œuvres complètes (trad. Littré), t. II, p. 637. Paris, 1840.

déontologie médicale qui ont été trop souvent et trop bien traitées pour que nous osions les reprendre⁽¹⁾.

Si, de la famille, nous passons à l'État, nous voyons le médecin chargé des missions les plus difficiles. Médecin légiste, il éclaire la justice et fréquemment ses réponses entraînent la condamnation ou l'acquiescement du prévenu. Aliéniste, il devra se prononcer sur l'état mental de ses concitoyens, sur leur responsabilité, sur la nécessité de leur séquestration. Hygiéniste, il aura à prévoir l'arrivée des épidémies, à indiquer les moyens de les éviter ou de les combattre, à établir la nécessité des quarantaines ou des cordons sanitaires; il sera appelé à visiter les malades suspects ou à faire désinfecter les locaux contaminés; ailleurs, il s'occupera de la prostitution, des moyens de la réglementer, des mesures à prendre contre la propagation des maladies vénériennes; il aura le devoir d'indiquer comment on peut enrayer les progrès de l'alcoolisme; il fera connaître les dangers des sophistications alimentaires. Enfin, par ses études sur les dégénérescences physiques et mentales, il montrera les effets du surmenage, du travail excessif et précoce, tant physique qu'intellectuel; il deviendra ainsi le conseiller du législateur qui réglemente le travail de l'usine, le collaborateur de l'universitaire qui fixe les programmes de l'enseignement.

Mais son rôle le plus noble nous apparaît à l'hôpital où il remplit les deux plus belles tâches qui puissent lui être confiées: soulager les malheureux, instruire les élèves. Enfin que la guerre éclate, que les épidémies surviennent, nous retrouvons le médecin, ses élèves et ses aides, rivalisant de zèle et d'ardeur, soulageant ceux qui souffrent, consolant ceux qui meurent, bravant avec calme les dangers les plus grands, succombant souvent au fléau contre lequel ils ont lutté. Le médecin, comme le soldat, doit affronter le péril, sans ostentation ni faiblesse, en homme qui accomplit simplement son devoir.

Voilà, esquissé dans ses principaux traits, le rôle du médecin, dans la famille et dans la société. Par ses aptitudes, ses connaissances, ses fonctions, il a grandement contribué au progrès général, à l'augmentation du bien-être, à la diminution de la maladie, de la souffrance et de la mortalité. L'état sanitaire d'un pays et sa civilisation suivent toujours une marche parallèle. « C'est à la médecine, a dit Descartes, qu'il faut demander la solution des problèmes qui intéressent le plus la grandeur et le bonheur de l'humanité. »

La multiplicité et l'étendue des diverses branches de la médecine rendent les études difficiles et imposent un travail considérable. Si les règlements permettent d'être docteur au bout de quatre ans et demi, il est

(1) DECHAMERE, art. DÉONTOLOGIE. *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 1^{re} série, t. XXVII, 1882. — DU MÊME, Le médecin; devoirs privés et publics. Paris, 1885.

BROUARDEL, Secret médical. *Dict. de médecine et chirurgie pratiques*, t. XL, 1886. — DU MÊME, Le Secret médical, 2^e édit., 1895.

FOURNIER, Nourrices et nourrissons syphilitiques. Paris, 1878. — DU MÊME, Syphilis et mariage. Paris, 1880.

JUHEL-RENOY, Vie professionnelle et devoirs du médecin. Paris, 1892.

bien certain que ce n'est pas dans un laps de temps aussi court qu'il est possible d'acquiescer toutes les connaissances nécessaires. Il faut donc prolonger ses études ou plutôt ne jamais les abandonner. La rapidité des progrès qu'accomplit chaque jour la science force le médecin à travailler sans relâche, pour se maintenir au courant des découvertes dont il doit faire profiter ses malades. Il ne peut, comme dans d'autres professions, se contenter de suivre la routine et de marcher dans l'ornière commune. Sa situation spéciale, en lui confiant la vie de ses semblables, lui crée de nouveaux devoirs. On a le droit d'être mauvais peintre ou mauvais romancier, on n'a pas le droit d'être mauvais médecin.

Quelle que soit sa situation, quel que soit le milieu où il exerce, le médecin peut souvent rendre des services à la science et contribuer à ses progrès. Il y a, à ce point de vue, une différence capitale entre la médecine et les autres professions. Le praticien, ayant devant lui un grand champ d'observation, rencontre souvent des faits nouveaux et intéressants. Nous avons déjà fait remarquer combien les types morbides variaient d'une contrée à l'autre, de la ville à la campagne. Si tout médecin ne peut être expérimentateur, tout médecin doit être observateur; pourvu qu'il soit instruit et pour peu qu'il soit attentif, il parviendra certainement au cours de sa carrière à rencontrer des observations dignes d'être publiées. Hameau était un simple médecin de campagne, vivant à la Teste, et pourtant il a su reconnaître dès 1811 que la morve aiguë peut se transmettre du cheval à l'homme; en 1827, il constata pour la première fois en France la présence de la pellagre, dont il n'avait jamais lu la description et qu'on croyait confinée dans le Milanais et les Asturies. Pour citer un exemple plus récent, il nous suffira de rappeler que dans un petit village de Bretagne se trouve un homme éminent, qui, dans sa sphère d'observation, a recueilli des faits importants et nouveaux et a largement contribué à éclairer certains points de la pathologie nerveuse.

Qu'on n'objecte pas qu'il y a déjà trop de publications médicales. Nous reconnaissons volontiers qu'on fait bien souvent paraître des travaux qui ne contiennent rien de neuf, ou qu'on a le très grand tort de diviser un sujet et de consacrer plusieurs articles à une question qui pourrait être facilement traitée en un seul. Il est bien certain qu'on gagnerait à ce que les publications fussent plus condensées et plus restreintes. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas livrer les observations intéressantes. La science médicale est surtout basée sur des faits recueillis dans la pratique hospitalière des grands centres; elle devrait être complétée par la pratique personnelle de la ville et par les observations prises à la campagne. On aurait alors les matériaux nécessaires pour les chapitres sur la pathologie suivant les milieux sociaux et les contrées.

Les observations des praticiens pourraient encore servir de base à d'importantes études de psychologie. Nous avons déjà insisté sur le rôle de la

médecine en psychologie ou plutôt sur les relations qui unissent la médecine à toutes les branches de la philosophie. Dans les anciennes écoles grecques, la philosophie était enseignée comme une introduction à la médecine. Aujourd'hui, moins que jamais, la médecine et la philosophie ne peuvent être séparées. La psychologie n'a progressé que lorsqu'elle s'est appuyée sur les résultats de la médecine. Aussi n'est-on nullement surpris qu'un médecin, Locke, ait été le fondateur de la psychologie moderne, et qu'un autre médecin, Cabanis, ait pu saisir les rapports qui unissent le physique et le moral. Les philosophes spiritualistes ont étudié leur âme; c'est le médecin qui connaît l'âme des autres; en pénétrant dans les secrets de l'homme, en fouillant dans les replis de sa conscience, il découvre ses défauts, ses besoins, ses aspirations; et, pour établir les règles de la morale, il se trouve plus apte que le philosophe, le romancier ou le législateur. On a dit souvent que l'hygiéniste est un professeur de morale : il a le grand avantage de l'enseigner au nom de l'expérience et de l'intérêt général.

La logique, indispensable à celui qui veut poursuivre des recherches scientifiques, a souvent profité des découvertes médicales; plusieurs des lois formulées par Bacon et Descartes se trouvent déjà en substance dans Hippocrate, Galien et surtout dans Aristote. La notion du déterminisme, telle que l'a formulée Cl. Bernard, est une des plus belles règles dont se soit enrichie la logique moderne.

Enfin la métaphysique ne peut être étrangère aux préoccupations de ceux qui doivent s'efforcer de pénétrer la nature de l'homme, de découvrir les lois de la vie, de la santé et de la maladie.

Envisagée à ce point de vue, la médecine nous apparaît comme la plus complexe et la plus attachante de toutes les sciences. Par la multiplicité des sujets auxquels elle touche, elle peut séduire la plupart des esprits. Mais, quelle que soit la branche des sciences médicales que l'on cultive, il est certaines questions qui servent de base à toutes les études et dont personne ne peut se désintéresser : ce sont celles dont l'ensemble constitue la pathologie générale.

La pathologie générale fixe les idées sur les grands problèmes que soulève l'étude de l'homme; elle fournit des doctrines et des règles qui doivent servir constamment dans la pratique; elle éloigne le médecin des changeantes données de l'empirisme et lui apprend à réfléchir sur les phénomènes qu'il observe, à discuter et à comprendre les interventions qu'il doit faire.

Nous nous sommes efforcé, dans cette introduction, de montrer l'importance de son étude; nous n'avons plus qu'à résumer rapidement les principales idées que nous avons essayé de développer.

Résumé. — La science moderne a établi que la nature entière se modifie constamment · une même loi évolutive régit tous les actes de l'univers et s'applique aussi bien aux systèmes planétaires qu'aux êtres

vivants; l'évolution se fait suivant des ondes ⁽¹⁾, dont la partie ascendante correspond aux périodes de progrès; puis, quand le sommet est franchi, commence la phase régressive ou la période de décadence. Actuellement notre monde est encore dans sa première période; il tend constamment à s'améliorer, et s'avance d'une façon lente mais continue dans la voie du progrès. L'homme marche donc vers un état meilleur; mais sa perfectibilité même montre qu'il n'est pas parfait; la perfection n'existe ni dans le monde moral ni dans le monde physique. Voilà pourquoi il n'y a pas, il ne peut y avoir une santé complète.

La santé est donc un état relatif, relié par toute une série de transitions à l'état de maladie; on ne peut opposer ces deux modalités fonctionnelles; on doit les considérer comme les deux termes d'une chaîne ininterrompue.

Soumis à l'influence de causes externes qui tendent constamment à modifier son équilibre instable, l'être vivant présente une série de réactions qui, si elles ne contre-balancent pas aussitôt l'action des forces externes, déterminent un nouvel équilibre instable caractérisant la maladie. Il est facile de comprendre que les manifestations morbides ainsi produites sont de même nature que les manifestations normales; elles peuvent être différentes dans leurs formes, elles sont identiques dans leur fond : il s'agit toujours de réactions provoquées par des agents externes. Nous ne pouvons concevoir la spontanéité des actes morbides, pas plus que nous ne concevons la spontanéité des actes physiologiques. Les affections héréditaires ne sont pas non plus des créations de l'organisme, ce sont les suites des maladies d'origine externe qui ont frappé les parents. En pathologie, comme en biologie, on doit donc considérer la série successive des êtres comme un seul être continuellement existant.

Ces idées ont servi de base à notre tentative de nosographie. Nous avons essayé d'y tenir compte du plus grand nombre possible de caractères, et nous avons mis au premier plan les indications fournies par les symptômes et par l'étiologie. C'est le génie des cliniciens qui a créé les types morbides. L'anatomie pathologique et la bactériologie ont complété certains résultats, modifié diverses conceptions, mais, sur la plupart des points, elles n'ont fait que confirmer, établir sur une base solide les données de l'observation.

Nous avons cru devoir faire une distinction suivant que les phénomènes relevaient directement d'un agent externe ou représentaient des conséquences plus ou moins tardives des troubles initiaux. Dans le premier cas, il s'agit de maladies définies par leurs causes nécessaires; dans le second cas, d'affections définies par leur localisation morbide.

Qu'il s'agisse d'affections ou de maladies, les types cliniques ne restent pas invariables; les modifications continues des races humaines entraînent des modifications parallèles dans les réactions morbides; il a fallu une

⁽¹⁾ BASILE CONTA, Théorie de l'ondulation universelle. (Trad. Tescanu.) Paris, 1894.

somme considérable de persévérance et de travail pour se reconnaître au milieu des manifestations anormales imposées par l'âge, le sexe, ou relevant du pays, de la saison, des conditions sociales. C'est justement parce que les observations varient suivant les milieux, qu'il faut faire appel au zèle de tous les observateurs. C'est justement parce que les interprétations sont difficiles qu'il faut être indulgent pour ceux qui se trompent. Nous ne pouvons avancer qu'en tâtonnant dans la voie de la vérité; il faut encourager ceux qui essayent d'y porter un peu de lumière. Si l'on songe aux difficultés qui naissent sous les pas de l'observateur et de l'expérimentateur, on leur saura gré de tous les efforts, même de ceux qui n'ont pas conduit à d'heureux résultats. Hippocrate avait parfaitement compris ces vérités, et, dans le premier de ses aphorismes, avait donné une leçon de modestie que feront bien de méditer certains critiques de notre époque : « La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. »

PATHOLOGIE COMPARÉE DE L'HOMME ET DES ANIMAUX

PAR

H. ROGER

Agrégé à la Faculté de Paris.

P.-J. CADIOT

Professeur à l'École d'Alfort.

Objet et division de la pathologie comparée. — Évolution des lésions traumatiques. — Complications des plaies. — Maladies infectieuses communes à l'homme et aux animaux. — Intoxications. — Diathèses. — Affections des appareils et des tissus. — Résumé.

Objet et division de la pathologie comparée. — La pathologie comparée, envisageant les troubles morbides dans toute la série des êtres, devrait partir des individus inférieurs, unicellulaires, et remonter peu à peu jusqu'aux types les plus élevés; étudiant simultanément ce qui se passe chez les végétaux et chez les animaux, elle arriverait à discerner ce qui est commun à toutes les cellules vivantes, ce qui est propre à quelques-unes d'entre elles. La pathologie des éléments primordiaux, dont les résultats auraient une portée générale, servirait d'introduction à la pathologie des tissus et des viscères; on verrait ainsi quelles sont les variations qui surviennent dans les parties similaires chez les différents individus; on serait conduit à étudier successivement la résistance de tous les êtres vivants à une même cause pathogène et à comparer les réactions des organes et des tissus homologues.

Une telle étude, qui aurait un intérêt philosophique considérable, ne peut être entreprise à l'heure actuelle; on possède trop peu de documents pour tenter une semblable synthèse; il faut se borner à faire de l'analyse; c'est ce qui nous a conduits à diviser le sujet en deux parties: la première sera consacrée aux maladies de l'homme et des animaux supérieurs; la seconde envisagera les réactions morbides chez les végétaux; nous laisserons de côté les maladies des animaux inférieurs, non que leur étude soit négligeable, mais les quelques notions que nous possédons sont encore bien incomplètes et les résultats obtenus, soit en recherchant la phagocytose chez les Invertébrés, soit en étudiant les maladies des Insectes (Vers à soie, Abeilles), des Mollusques et des Crustacés, seront exposés à propos des infections, des intoxications, des tumeurs.

Ainsi délimité, le sujet que nous abordons est encore bien vaste et bien difficile. Trop souvent les auteurs de médecine vétérinaire se sont con-